



CHARGEURS RÉUNIS

A bord de l'Asie le 1^{er} juillet

d'infant et la ^{solitude} ~~sagesse~~.

(à mon ami Barailley)

L'infant

— Ingrate, sur des pics désertés, solitude,
Nourrice dangereuse aux esprits sans ressort,
Ma résignation s'est vouée à l'étude
De ton âme secrète aux baisers plein de mort.

Ton amour donnonneur j'ai voulu fuir. En vain.
Car tu m'as poursuivi d'un sursaut si farouche,
Que je n'ai pu serer du bâillon de ma main
De cri de désespoir échappé de ma bouche.

Ce cri désespéré, l'écho disant encore
Son ardeur étouffée en un brusque dégoût,
J'ai honte des plaisirs que ta sagesse honore,
J'ai honte de moi-même, et j'ai honte de tout.

Si les livres sont là qui me consolent
De leur silencieuse et pensive attitude,
Laisse-moi t'oublier rien qui en penchant le front,
Fantôme que j'espère, ingrate solitude.

La solitude

— Ça j'ai emprisonné aux terres du silence
Sous l'éternel midi d'un soleil étouffant,

2
Si tu veux pénétrer ma sage violence,
des yeux fermés, regarde en ton cœur, mon enfant.

Je sais bien... je sais bien... Tu ne le comprends pas.
Mais tu gâches ta vie en débâches de limes
qui modèrent l'élan de chacun de tes pas
et du sang de l'erreur nourrissent tes délirés.

Tu ne le comprends pas. Mais dans son ombre rouge
il vibre, il bat comme un tambour intérieur,
refoulant le désir au plus noir de son fange,
Parmi les sentiments privés de profondeur.

Ceux qui n'écourent plus ses appels généreux,
De leur propre vouloir se retranchent du monde.
Plains les, ô mon enfant, et ne fais pas comme eux;
Toute vie étonnante est taillée et profonde.

Ne dis rien. Je comprends et prévois ta réponse:
la lutte et l'action dirigent ton devoir.
Ne dis rien. Ta jeunesse atteint l'heure où l'on force
pour s'épaulant plaisir de fouir, sans savoir.

Ne dis rien... ne dis rien... Je déplore et comprends
d'hypnotisme fatal de ta belle folie.
Mais les illusions de nos vœux différents
de grave du destin, bientôt, les exfolie.

Mon ami, mon enfant, ne dirigeant la foule,
Facile à disperser comme au vent un parfum,
Que ceux dont la pensée, irrésistible houle,
Débarde sans effort les rives du commun.

On tien que de mêler leur riche allusion
 dans déchets recailleux qui tombent des abîmes,
 Pareils au roi de l'air, pareils à l'avion,
 les esprits samilleux ne trahent que les cimes.

Et leur haute clameur est si retentissante
 Qu'elle pousse au combat, dans l'air pulvérisant,
 Jusqu'aux iris plus dont la crainte incessante
 Contrariait le choc, on retardait l'élan.

L'Enfant

- Solitude, se peut-il bien que, si longtemps,
 ta sagesse me soit demeurée étrangère:
 si tu n'avais parlé sans faiblesse, à vingt ans,
 Oubli lointain serait ma peine passagère.

Je n'aurais plus besoin d'étouffer ma détresse
 De ces bruits que je sens misérables et vains;
 Je n'aurais plus besoin de chasser ma tristesse,
 De dégrasser mon cœur de tous ses vieux levains.

Je n'aurais plus besoin de ta haute leçon
 Dont tu répands sur moi le bienfait salutaire,
 Toi qui m'as appâté du rigide hameçon
 De ton jugement droit, agréable et sévère.

Qu'aine ton amertume à présent, solitude.
 Je vais tâcher dans l'ombre à me rendre meilleur
 Vois: j'écoute déjà, ni trop dans, ni trop muet,
 Le mouvement secret qui soulève mon cœur.


4
Si j'ignore toujours la manœuvre du sang
Qui commande l'idée et l'avis à mes tempes,
Je sens naître l'espoir d'un délire puissant
Que j'aurais caressé dans la forêt des lampes.

Ah! solitude, solitude, solitude,
D'écrouler je comprends le bonheur exaltant
De traduire son cœur en saine inquiétude,
De remplir de splendeurs le songe d'un instant.

Tu n'es pas le montier qui prépare à la mort,
Mais le sommet abrupt à gravir au vulgaire
D'où l'on découvre, au loin, les voiles et le port
Que les Bromillards d'en Bas dissimulaient naguère.

Gravies embossés, vos voiles et vos drisses
Attendent pour partir la marée et le vent,
Et je suis la marée aux vagues tentatives.
Larguez tout!

La solitude
— Es-tu bien consolé, mon enfant?


M. Maran